

Religions en Mésoamérique

**Étude des rituels dans le *Codex de Florence* :
Les rituels à nom métaphorique**

Conférences de l'année 2012-2013

Danièle Dehouve



Electronic version

URL: <http://asr.revues.org/1210>
ISSN: 1969-6329

Publisher

École pratique des hautes études. Section
des sciences religieuses

Printed version

Date of publication: 20 December 2014
Number of pages: 13-20
ISSN: 0183-7478

Electronic reference

Danièle Dehouve, « Étude des rituels dans le *Codex de Florence* :
Les rituels à nom métaphorique », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [Online], 121 | 2014, Online since 18 November 2014, connection on 18 July 2017.
URL : <http://asr.revues.org/1210>

I. Étude des rituels dans le *Codex de Florence* : Les rituels à nom métaphorique

La conférence a consisté en une étude de textes ethnohistoriques en langue nahuatl (la langue des Aztèques). Le *Codex de Florence* rédigé au XVI^e siècle est la meilleure source de description des rituels aztèques et les textes traduits ont été choisis dans le corpus qu'il rassemble¹. Au cours des années précédentes, Antoine Franconi avait attiré notre attention sur un rituel nommé « entrée dans le sable » (*xalaquia*) sur lequel il fait le point dans un dossier du GEMESO². Nous nous demandions à l'époque si ce terme décrivait une action effective. Nous sommes aujourd'hui en mesure de répondre qu'il est métaphorique, et avons trouvé une liste d'autres rites à nom métaphorique qui ont été étudiés au cours de l'année.

Au niveau théorique, ce travail prend place dans une réflexion sur le langage rituel, débutée il y a plusieurs années et qui se fonde sur la notion de « construction métaphorique ». Il est maintenant communément admis que les « figures de style » ou « tropes » ne sont pas de simples moyens rhétoriques mais correspondent à des figures mentales ancrées dans la cognition³, ce qui permet d'appliquer ces catégories d'analyse à des phénomènes qui ne sont pas purement linguistiques. Mes travaux précédents ont voulu montrer comment les métaphores et les métonymies conceptuelles sont à l'œuvre dans le rituel⁴. Le travail entrepris sur les rituels à

1. La version en nahuatl de l'œuvre de Sahagún sera citée sous la forme de l'abréviation « FC », pour *Florentine Codex. General History of the Things of the New Spain* (1950-1982), trad. et éd. Arthur J. D. ANDERSON et Ch. E. DIBBLE, Santa Fe, New Mexico, School of American Research and the University of Utah, 12 vols. La version en espagnol de la même œuvre sera citée sous la forme de l'abréviation « HG », pour SAHAGÚN, *Historia general de las cosas de Nueva España*, Editorial Porrúa, México 1956. L'analyse qui suit est issue de discussions collectives entre les participants au séminaire : Karla Avilés González, Danièle Babout, Antoine Franconi, Aline Hémond, Gilda Mutarello, Marie Protassief, Loïc Vauzelle, Martine Vesque.

2. A. FRANCONI : « Xalaquia ou l'entrée dans le sable. Un rite énigmatique des vingtaines mexicaines », *Les Dossiers du GEMESO* 1 (oct. 2010), www.gemeso.com.

3. G. LAKOFF et M. JOHNSON, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Les Éditions de Minuit, Paris 1985.

4. D. DEHOUE, « Les religions de l'Amérique précolombienne », *Annuaire de l'EPHE-SR* 119 (2012), p. 1-6, <http://asr.revues.org/index1027.html> [consulté le 21 oct. 2014]. Voir également D. DEHOUE, *Offrandes et sacrifice en Mésoamérique*, Riveneuve éditions, Paris 2007 ; ID., « El lenguaje ritual de los mexicas : hacia un método de análisis », dans S. PEPPERSTRAETE (éd.), *Image and Ritual in the Aztec World*, Oxford 2009 (BAR International Series 1896), p. 19-33 ; ID., « Analogía y contigüidad en la plegaria indígena mesoamericana », *Itinerarios* 14 (2011), p. 153-184 ; ID., « Les métaphores comestibles dans les rituels mexicains », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM* [en ligne] 25 (2013) : <http://alhim.revues.org/4675> [consulté le 21 oct. 2014].

nom métaphorique prend place dans une recherche visant à établir une méthode raisonnée de déchiffrement du langage rituel aztèque.

Selon la définition classique, la métaphore se fonde sur une comparaison ou une similitude qui établit une relation entre le concept et l'image et se caractérise par le déplacement ou « transport » du sens d'une chose à l'autre. Pour Lakoff et Johnson (1985 : p. 45), la métaphore est « un moyen de concevoir une chose en termes d'une autre ». En rhétorique, la métonymie est un trope par connexion qui consiste dans la désignation d'un objet par le nom d'un autre objet avec lequel il forme un ensemble, un tout. Il contient donc un rapport d'inclusion ou de contiguïté. Pour Lakoff et Johnson (1985 : p. 47), « les concepts métonymiques nous permettent de conceptualiser une chose au moyen de sa relation à quelque chose d'autre ».

L'importance de la métonymie dans le langage rituel nahuatl provient du fait que ce dernier est structuré par des « formules » souvent composées de deux termes désignés sous le nom de *difrasismo*. J'ai montré que ces « paires » sont en réalité des séries métonymiques abrégées. Ainsi, l'exemple classique de cette formule en nahuatl est la désignation de la femme par le binôme « jupe/chemise », deux pièces de vêtements réservées aux femmes. Il est nécessaire de faire apparaître les mécanismes logiques et cognitifs qui le fondent. Que fait-on en désignant une femme comme « jupe/chemise » ? On désigne un être par l'énumération de ses composants. En logique, on donne à cette opération le nom de « définition par énumération ou extension ». Ce type de définition se différencie de la définition par compréhension qui nous est plus familière. Un sens que nous rendons par un mot synthétique abstrait est exprimé dans une langue mésoaméricaine par une suite de termes descriptifs et d'énumérations. Ainsi, on désigne le « jour » par le binôme « nuit/journée », le corps humain par « main/pied », etc. Pour parler d'une activité, on accole en nahuatl deux verbes décrivant ses manifestations : « vivre » se dit « manger, boire », « être vieux » se dit « marcher courbé, devenir tête blanche ».

Or, une définition par extension peut, et d'une certaine manière doit, comprendre un nombre d'éléments supérieurs à deux. Ainsi, en nahuatl la femme peut être désignée, non seulement par la jupe et la chemise, mais aussi par les instruments du tissage (sable à tisser, fuseau, baguette du métier et coton) qui chez les Aztèques constituait une activité féminine. La définition par extension comporte donc une liste qui peut être exprimée sous la forme d'un inventaire complet, d'une suite de trois termes ou de deux termes et d'un seul mot. De la sorte, la définition par extension implique la possibilité de recourir à un éventail sémantique qui se déploie entre l'inventaire et le mot unique. Cette remarque est fondamentale pour l'analyse des rituels aztèques car la série métonymique y représente l'unité sémantique de base. Il est donc essentiel de reconnaître sa présence, car c'est cette unité qui subit un déplacement métaphorique dans le cours du rituel.

L'analyse menée sur les rituels aztèques à nom métaphorique montre que ceux-ci ont recours à la métaphore selon deux modalités différentes.

1. *Les actes rituels qui s'exercent sur un objet métaphorique*

Dans le premier cas, une action rituelle effective à connotation métaphorique s'exerce sur un objet (ou un groupe d'objets) métaphorique.

a. *La craie et la plume*

La craie et la plume (*tizatl ihuïtl*) forment un binôme souvent mentionné dans les discours rituels en nahuatl. En réalité, cette « paire » fait partie d'une série métonymique constituée par les composants de la préparation corporelle des futurs sacrifiés qui, outre la peinture à base de craie et le collage de plumes blanches, comprenait un pagne de papier, une écharpe de papier, un labret de plumes, les lèvres peintes en rouge et les orbites en noir, un ornement formé de deux plumes d'aigrettes (*aztaxelli, cuauhpilolli*), une bande de cuir pour attacher les cheveux (*tzoncuëtlaxtli*) et un étendard de papier (*tetehuïtl*). Cette série représente la définition par extension du sacrifié. Le binôme qui en est tiré est fréquemment utilisé et peut encore être réduit et apparaître sous la forme du terme qui est la tête de liste : « craie »⁵.

Cette unité sémantique sera matérialisée durant le rituel. Selon les cas, elle apparaîtra sous sa forme d'inventaire ou dans sa version abrégée. Ainsi, un guerrier paré pour le sacrifice portera la peinture corporelle et les parures du sacrifié dans leur intégralité. Mais d'autres rituels mettront seulement en scène la craie (et éventuellement les plumes).

- Goûter la craie : représentation d'un combat futur

Comme tout terme désignant un acte rituel, *tizapaloo* est composé d'un substantif (*tiza[tl]*, « craie ») et d'un verbe (*paloo*, « goûter, saluer »). Le combat rituel ainsi désigné était effectué lors de la fête annuelle d'*Ochpaniztli*. Les jeunes guerriers saisissaient une poignée de craie mélangée à des plumes et s'enfuyaient devant un homme représentant la déesse guerrière Toci, accompagné d'autres combattants. Les spectateurs jetaient des pierres aux uns et aux autres (FC II : 125, 202 ; HG II, app. III, § 29 : 167 ; HG II, 30 : 135).

La « craie » ou la « craie-plume » représente l'abréviation de la série métonymique qui désigne le sort sacrificiel qui attend tout guerrier. Le verbe « « goûter » ou « saluer » désigne un acte effectué pour la première fois (voir par exemple le fait de goûter le pulque nouveau, FC I : 30 et 49). Selon notre interprétation, « goûter la craie » représente rituellement le premier combat des jeunes guerriers. Il s'agissait peut-être d'une sorte de rite d'initiation.

- Flécher le pulque-craie et le boire : représentation d'un combat victorieux

Le rituel clôt les deux fêtes annuelles guerrières de *Tlacaxipehualiztli* et *Tozoztontli*. Un homme revêt les habits d'un combattant qui a fait un captif et l'a sacrifié. Il mime la danse du guerrier victorieux, puis flèche un récipient de boisson

5. Le rituel « goûter la craie » utilise un mélange de craie et de plumes. Celui-ci est simplement qualifié de « craie » dans la version en nahuatl (FC II : 202) mais il est décrit comme un composé de craie et de plumes dans la version en espagnol (HG II, app. III, § 29 : 167). Ceci montre que la « tête de liste » peut être utilisée à la place du binôme.

fermentée et en boit une bolée (FC II : 60). La clé de l'interprétation se situe dans le nom donné en nahuatl à la boisson : « pulque-craie » (*tizaocltli*). Le pulque est une boisson fermentée tirée du jus d'agave dont la couleur est blanche. Le fait de le qualifier de « craie » revient à l'assimiler au sacrifié. On peut donc penser que l'homme met en scène le combat du guerrier victorieux : il fêche le récipient de boisson (tue la représentation du captif) et boit le pulque (mange le sacrifié).

Les deux rituels représentent des actions effectuées sur des objets matériels qui renvoient à la série métonymique composée par la préparation corporelle du sacrifié dont les « têtes de liste » sont la craie et les plumes. Le premier met réellement en scène un mélange de craie et de plumes, alors que le second utilise une boisson métaphoriquement qualifiée de « craie ».

b. *La fleur et le tabac*

Un nombre de rituels bien plus important utilisait les objets métaphoriques « fleurs-tabac ». Les « fleurs » étaient des compositions élaborées en matériel végétal et peut-être en plumes ; le tabac était fumé dans des sortes de calumets ou tubes percés aux deux bouts⁶. Le binôme formait la tête de liste d'une série métonymique, comme dans cette citation : « ils recevront les fleurs, le tabac, le pagne, la cape, le tissu, les vêtements, et on leur fera recevoir la terre, la maison » (FC, VI : 72, 106). Tous ces objets étaient offerts en cadeau par le roi aux guerriers victorieux : fleurs, tabac et vêtements avaient une fonction honorifique, terres et palais représentaient une propriété foncière et un droit au tribut accordés à la suite d'une conquête. La série désignait donc la guerre et les honneurs mérités par les combattants qui avaient fait des captifs à sacrifier⁷.

- Fleurs-tabac : la guerre

Plusieurs rituels accordaient aux fleurs et au tabac le sens de « guerre ». On peut en déchiffrer la signification en comprenant le sens métaphorique de l'action effectuée sur le binôme.

Donner des fleurs et du tabac : célébrer les qualités de guerrier

Lors des banquets donnés par les guerriers et les marchands, les invités d'honneur sont des dignitaires qui ont fait plusieurs captifs. Avant d'apporter la nourriture et la boisson, on leur offre des fleurs et du tabac. La façon dont l'invité saisit le calumet est significative : « alors [celui-ci] lui prend [le calumet], il le plante entre ses doigts pour fumer, cela représente le propulseur ou le javelot, l'arme de guerre, la virilité ; et la coupelle à tabac représente le bouclier, car il la prend avec la main gauche, par le côté (par l'anse)... » ; puis l'invité reçoit la composition florale, et

6. Il faut distinguer le tabac fumé et le tabac vert écrasé avec de la chaux dont les usages sont différents. Ce sont deux préparations de *Nicotiana rustica*.

7. Sur ce thème, Danièle Dehouve a publié deux articles : « Des fleurs et du tabac. Métaphores et vecteurs du prestige chez les guerriers aztèques », dans FR. HURLET, I. RIVOAL et I. SIDÉRA (éd.), *Le Prestige. Autour des formes de la différenciation sociale*, Nanterre 2014 (Colloques de la MAE, René-Ginouès 10), p. 137-146, et « Flores y tabaco, un difrasismo ritual », *Revista Inclusiones* 1/2 (2014), p. 8-26 : <http://www.revistainclusiones.cl/vol-1-num-2.html> [consulté le 21 oct. 2014].

« la fleur-bouclier représente le bouclier » (FC IX : 34-35). De la sorte, le tube à tabac et la fleur sont portés comme des armes de guerre par les grands guerriers.

Respirer des fleurs et fumer du tabac : mimer la guerre

Ayant saisi dans ses mains le calumet et la composition florale, l'invité fume le tabac et hume le parfum des fleurs. Cet acte est une métaphore de l'exercice de la guerre. Cela apparaît clairement dans une autre sorte de rituel : lorsque les marchands d'esclaves à sacrifier vendent des hommes sur le marché, ils les revêtent d'habits guerriers « et ils plantent dans leur main une fleur-bouclier et un bon [tube à] tabac. [Les esclaves] vont fumant [le tabac], vont respirant [les fleurs], là sur le marché, ils vont dansant » (FC IX : 45). Le fait de danser indique une action métaphorique, le fait de respirer les fleurs et fumer le tabac indiquent que la métaphore est guerrière. En outre, comme on le sait, le roi était conçu comme le plus grand guerrier du royaume. Il dansait muni de fleurs et de tabac, car ceux-ci constituaient son « occupation permanente » (FC VIII : 28). Au cours de la fête qui lui était consacrée, le personnificateur du dieu guerrier Tezcatlipoca dansait aussi en humant et en fumant (FC II : 68).

*Frapper le visage d'un jeune homme avec un « cigare » :
le transformer en guerrier*

Un rituel maya décrit par Diego de Landa peut également être évoqué : au cours d'une cérémonie d'initiation des jeunes hommes, les assistants « menacent neuf fois de leur cigare chaque garçon, puis leur font respirer un bouquet de fleurs et le leur font fumer »⁸. Dans ce cas, le « cigare » est pris dans son sens métaphorique d'arme de guerre.

- Fleurs-tabac : les honneurs

On l'a dit, le binôme fleurs-tabac apparaît en tête de la série métonymique des honneurs dus aux grands guerriers. Trois verbes sont associés dans ce sens : « être riche, être heureux, fumer » *cuiltonoa tlamachtia tlachichina* (FC VI : 74). De plus, afin de remercier leurs hôtes, les invités « chauffent au soleil les fleurs et le tabac » (FC IV : 122) : l'expression doublement métaphorique lie le verbe « chauffer au soleil » qui signifie « faire étalage de », et « les fleurs et le tabac » qui représentent la totalité des honneurs qui ont été rendus.

Un autre rituel associé à ce complexe sémantique concerne la cueillette des fleurs au cours de la fête annuelle de *Tozozontli* qui clôturait la grande célébration des guerriers en *Tlacaxipehualiztli* durant laquelle les combattants victorieux conduisaient leurs captifs au sacrifice. *Tozozontli* débutait par la cueillette des fleurs nouvelles « afin de les donner en offrande. Personne ne les respirait sans les avoir préalablement données en offrande » (FC II : 57). Sachant que les fleurs représentaient la gloire gagnée à la guerre, on peut conjecturer que la fête de *Tozozontli* ouvrait la voie aux honneurs qui suivaient la célébration des faits d'armes des combattants lors de *Tlacaxipehualiztli* et, par conséquent, donnait le coup d'envoi à l'utilisation honorifique des compositions florales dans les banquets célébrés au cours de l'année.

8. Cl. BAUDEZ, *Une histoire de la religion des Mayas*, Albin Michel, Paris 2002, p. 404-405.

- Fleurs-tabac : la renommée

Enfin, les fleurs et le tabac désignaient la renommée : lorsque le parfum montait et que la fumée s'élevait, c'était comme si la gloire des guerriers se répandait sur tout le pays (FC II : 68, X : 80, IV : 78).

- Le colibri : une métaphore du binôme « fleurs-tabac »

Un même verbe, *tlachichina*, signifiait « fumer » et « butiner ». Le guerrier, nous l'avons vu, fumait (*tlachichina*) du tabac et respirait des fleurs. Pour leur part, le colibri et les insectes butineurs, tels les abeilles et les papillons, butinaient (*tlachichina*) les fleurs⁹. Avec son long bec ressemblant à un calumet qui plongeait dans la corolle florale, le colibri incarnait la métaphore du binôme « fleurs-tabac », tandis que chez les abeilles et les papillons la trompe jouait le rôle de bec. Ces créatures ailées représentaient donc par nature, en un seul acte, la métaphore guerrière. Ceci explique que colibris et papillons aient métaphoriquement représenté le soleil (FC VI : 58), et surtout les guerriers défunts qui accompagnaient l'astre entre son lever et son apogée (FC VI : 74). Et l'on sait également que le dieu tutélaire des Aztèques était Huitzilopochtli (« gaucher colibri ») dont la forme animale était le colibri.

Cette métaphore secondaire montre que la liaison entre le tabac et les fleurs était devenue intrinsèque : ces éléments étaient assimilés comme deux substances dont émanent des odeurs et l'acte de « respirer » était rapproché de ceux de « fumer » et « butiner ». Sans conteste, les fleurs et le tabac ont donné lieu à une véritable « construction métaphorique » commandant tout un pan de représentations et de pratiques, selon la définition qu'en donnent Lakoff et Johnson.

2. Les actes rituels dont tous les termes sont des métaphores langagières

Notre analyse des rituels à nom métaphorique a fait apparaître une autre sorte de rituels dans lesquels aucune des métaphores énoncées n'est matérialisée. Un exemple paradigmatique en est le « lavage des pieds ». L'acte existe dans l'Ancien Monde où il est emblématique de l'accueil d'un voyageur. Cependant, dans les rituels aztèques, il apparaît sous une forme purement métaphorique.

Comme on l'a vu, un acte rituel est toujours désigné par un substantif et un verbe. « Laver les pieds » (*icxipaca*) se compose de « pieds » (*icxiltl*) et « laver » (*paca*). Dans la description du rituel célébré lors du retour d'expédition des marchands, chacun de ces termes est utilisé dans son acception métaphorique : « les pieds » désignent par voie métonymique le voyage et les marchandises rapportées ; « laver » signifie « purifier ». L'expression « laver les pieds » désigne donc l'entièreté du rituel décrit (FC IX, chap. 6 : 27-32) qui a pour but de purifier les produits du négoce, et ne doit pas du tout être prise dans son sens littéral. En quoi consiste donc ce « lavage de pieds » ? En un banquet. À son arrivée, le marchand prépare la nourriture et les biens qui seront distribués aux dignitaires et aux vieux invités.

9. L'abeille « butine, fait du miel » (*tlachichina, monecutia*, FC XI-94), le papillon « butine, suce du liquide » (*tlachichina, achichina, ibid.*) et le colibri « butine, suce le miel » (*tlachichina, necuchichina*, FC XI : 24).

Si ceux-ci reçoivent ces dons, c'est pour qu'en retour ils offrent de longs discours purifiant les biens acquis et légitimant leur possession.

L'expression désigne également un autre rituel, effectué en l'honneur des dieux qui viennent visiter les hommes durant la fête de *Teotleco*. Pour laver les pieds de ces divinités à l'issue de leur voyage, les vieux et les vieilles buvaient du pulque : « les vieux et les vieilles s'enivrent, on dit : ils lavent les pieds des dieux qui sont arrivés » (FC II : 128-129). Comme dans le cas précédent, les acteurs rituels sont ici des vieux réunis pour boire ensemble. Peut-être accueillaient-ils les dieux par des monologues prononcés sous l'effet de la boisson et le nom métaphorique désigne-t-il les discours cérémoniels d'accueil.

Conclusion

Le travail effectué sur ces cérémonies a confirmé que l'unité sémantique du rituel était la série métonymique souvent réduite à un binôme ou un seul terme, et comprise dans un sens métaphorique. L'acte rituel portant sur cette unité sémantique était exprimé oralement par un verbe. L'objet métaphorique pouvait être matérialisé et l'acte réellement effectué ; mais, dans d'autres cas, tous deux représentaient une métaphore langagière s'appliquant à une action entièrement différente. On peut en conclure que seule une analyse approfondie au cas par cas peut faire apparaître la nature véritable des rituels à nom métaphorique.

II. Conférences

Plusieurs conférenciers invités sont intervenus au cours de l'année. À propos de l'usage de la main droite et de la main gauche lors de la présentation des fleurs et du tabac et dans le port des armes chez les Aztèques, l'africaniste Gilda Mutarello (EPHE) a parlé de « La droite et la gauche chez les Bamiléké ». Elle a présenté la littérature anthropologique sur la droite et la gauche et analysé leur usage dans les rituels politiques bamilékés. En rapport avec la réflexion concernant les objets rituels métaphoriques, l'archéologue Gregory Pereira (CNRS) a parlé des miroirs et de leur utilisation à Teotihuacan, chez les Toltèques, les Mixtèques et les Aztèques. Les interprétations du symbolisme du miroir proposées sont : soleil et feu, pouvoir et guerre, communication avec les dieux.

Enfin, sur des thèmes liés aux recherches menées lors des années précédentes, David Robichaux (Universidad Iberoamericana, Mexico-Gemeso) a parlé de « Perte et persistance de la langue nahuatl et acculturation de croyances dans la région post-Indigène de Tezcoco (Mexique) » à propos des spécialistes rituels qui contrôlent le climat. Sur la même région, David Lorente (INAH, Mexico-Gemeso) a donné une conférence intitulée « Les divinités de la pluie et le Mont Tlaloc. Ethnographie contemporaine ». Enfin, Nallely Moreno Moncayo (EPHE) a présenté une avancée de sa recherche doctorale sur « La route du maïs d'Amérique en Afrique ».

